

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

**L'écriture
de l'histoire**

par

MICHEL DE CERTEAU

nrf
Éditions Gallimard



L'ÉCRITURE CONQUÉRANTE (cf. chap. V)

L'explorateur (A. Vespucci) devant l'Indienne qui s'appelle Amérique.

La rencontre historique prend figure mythique dans l'allégorie dessinée par Jan Van der Straet pour *L'Amérique decima pars* de Jean-Théodore de Bry, Oppenheim, 1619 (cf. J. Anslser, *La Renaissance*, Paris, 1955, p. 89 ; deuxième tome de L. M. Parias, *Histoire universelle des explorations*).

© *Éditions Gallimard, 1975.*

AVANT-PROPOS A LA SECONDE ÉDITION

Amerigo Vespucci le Découvreur arrive de la mer. Debout, vêtu, cuirassé, croisé, il porte les armes européennes du sens et il a derrière lui les vaisseaux qui rapporteront vers l'Occident les trésors d'un paradis. En face, l'Indienne *Amérique*, femme étendue, nue, présence innommée de la différence, corps qui s'éveille dans un espace de végétations et d'animaux exotiques¹. Scène inaugurale. Après un moment de stupeur sur ce seuil marqué d'une colonnade d'arbres, le conquérant va *écrire* le corps de l'autre et y tracer sa propre *histoire*. Il va en faire le corps historié — le blason — de ses travaux et de ses fantasmes. Ce sera l'Amérique « latine ».

Cette image érotique et guerrière a valeur quasi mythique. Elle représente le commencement d'un nouveau fonctionnement occidental de l'écriture. Certes, la mise en scène de Jan Van der Straet dessine la surprise devant cette terre dont Vespucci fut le premier à saisir nettement qu'elle était une *nuova terra* encore inexistante sur les cartes² — corps inconnu destiné à porter le nom de son inventeur (*Amerigo*). Mais ce qui s'amorce ainsi, c'est une colonisation du corps par le discours du pouvoir. C'est l'*écriture conquérante*. Elle va utiliser le Nouveau Monde comme une page blanche (sauvage) où écrire le vouloir occidental. Elle transforme l'espace de l'autre en un

1. Cf. la reproduction de la page de titre.

2. Cf. W. E. Washburn, « The meaning of *discovery* in the 15th and 16th century », in *American Historical Review*, 1962, p. 1 sq.; Urs Bitterli, *Die 'Wilden' und die 'Zivilisierten'. Grundzüge einer Geistes- und Kulturgeschichte der europäisch-überseeischen Begegnung*. München, C. H. Beck, 1976, p. 19-80.

champ d'expansion pour un système de production. A partir d'une coupure entre un sujet et un objet de l'opération, entre un *vouloir écrire* et un *corps écrit* (ou à écrire), elle fabrique de l'histoire occidentale. *L'écriture de l'histoire* est l'étude de l'écriture comme pratique historique.

Si toute entreprise scientifique a pour caractéristiques, depuis quatre siècles, la production d'artefacts linguistiques autonomes (des langues et des discours « propres ») et leur capacité de transformer les choses et les corps dont ils ont été distingués (une réforme ou révolution du monde environnant selon la loi du texte), *l'écriture de l'histoire* renvoie à une histoire « moderne » de l'écriture. De fait, ce livre a d'abord été conçu comme une série d'études destinées à marquer des étapes chronologiques de cette pratique : au xvi^e siècle, l'organisation « ethnographique de l'écriture dans son rapport avec l'oralité « sauvage », « primitive », « traditionnelle » ou « populaire » qu'elle constitue comme son autre (troisième partie de ce livre); aux xvii^e et xviii^e siècles, la transformation des Écritures chrétiennes, lisibilité d'un cosmos religieux, en pures « représentations » ou en « superstitions » marginalisées par un système éthique et technique de pratiques capables de construire une histoire humaine (deuxième partie); à l'orée du xx^e siècle, le retour de l'altérité refoulée grâce à la pratique scripturaire de Freud (quatrième partie); enfin, le système actuel de l'« industrie » historiographique³, qui articule un lieu socio-économique de production, les règles scientifiques d'une maîtrise, et la construction d'un récit ou texte (première partie). A ces études s'ajoute celle qui concerne, à la fin du xviii^e, la lutte d'une rationalité scripturaire — « éclairée », révolutionnaire et jacobine — contre les fluctuations idiomatiques des oralités patoisantes⁴.

Plutôt que de procéder à cette reconstitution chronologique, trop docile à la fiction d'une linéarité du temps⁵, il a paru préférable de rendre visibles le lieu *présent* d'où cette interrogation prenait forme, la *particularité* du champ,

3. Le mot est de Marx : « L'industrie est le lien *réel* et historique entre la nature et l'homme » et c'est « le fondement de la science humaine ». Sur l'« industrie » historiographique, cf. M. de Certeau, « Écriture et histoire », in *Politique aujourd'hui*, décembre 1975, p. 65-77.

4. Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois*, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1975, 320 p.

5. Cf. *infra*, chap. II, § 3.

du matériau et des procès (ceux de l'historiographie « moderne ») qui permettaient d'analyser l'opération scripturaire, et les *écarts méthodologiques* (sémiotiques, psychanalytiques, etc.) qui introduisent d'autres possibilités théoriques et pratiques dans le fonctionnement occidental de l'écriture. D'où ce discours fragmenté, fait d'investigations tactiques obéissant chacune à des règles propres : approche socio-épistémologique (première partie), historique (seconde partie), sémiotique (troisième partie), psychanalytique et freudienne (quatrième partie). Refuser la fiction d'un métalangage qui unifie le tout, c'est laisser apparaître le rapport entre des procédures scientifiques *limitées* et ce qui leur *manque* du « réel » dont elles traitent. C'est éviter l'illusion, nécessairement dogmatisante, propre au discours qui prétend faire croire qu'il est « adéquat » au réel, — illusion philosophique tapie dans les préalables du travail historiographique et dont Schelling a merveilleusement avoué la tenace ambition : « Le récit des faits réels est pour nous doctrinal. » Ce récit-là trompe parce qu'il entend faire la loi au nom du réel.

L'historiographie (c'est-à-dire « histoire » et « écriture ») porte inscrit dans son nom propre le paradoxe — et quasi l'oxymoron — de la mise en relation de deux termes antinomiques : le réel et le discours. Elle a pour tâche de les articuler et, là où ce lien n'est pas pensable, de faire *comme si* elle les articulait. De la relation que le *discours* entretient avec le *réel* dont il traite, ce livre est né⁶. Quelle alliance entre *l'écriture* et *l'histoire*? Elle était déjà fondamentale dans la conception judéo-chrétienne des Écritures. D'où le rôle joué par cette archéologie religieuse dans l'élaboration moderne de l'historiographie qui a transformé les termes et le type même de cette relation passée, pour lui donner figure de fabrication et non plus de lecture ou d'interprétation. De ce point de vue, le réexamen de l'opérativité historiographique débouche d'une part sur un problème politique (les procédures propres au « faire de l'histoire » renvoient à une manière de « faire l'histoire ») et, d'autre part, sur la question du sujet (du corps, et de la parole énonciatrice), question refoulée du côté de la fiction ou du silence par la loi d'une écriture « scientifique »⁷.

6. Sur ce point, cf. M. de Certeau et Régine Robin, « Le discours historique et le réel », in *Dialectiques*, n° 14, été 1976, p. 41-62.

7. Cf. *infra*, 4^e partie, et M. de Certeau, *La Fable mystique, XVI^e-XVII^e siècle*, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1982.

ÉCRITURES ET HISTOIRES

« Studieux et bienveillant, tendre comme je le suis pour tous les morts..., j'allais ainsi, d'âge en âge, toujours jeune, jamais fatigué, pendant des milliers d'années... » La route — « ma route » — semble prendre possession de ce texte de marcheur : « J'allais, j'errais... Je courus ma voie... J'allais... hardi voyageur. » Marcher et/ou écrire, tel est le travail sans trêve, « par la force du désir, sous l'aiguillon d'une ardente curiosité que rien ne pouvait arrêter ». Michelet multiplie les visites, avec « indulgence » et « crainte filiale » à l'égard des morts qui sont les bénéficiaires d'un « étrange dialogue », mais aussi avec l'assurance « qu'on ne pouvait plus réchauffer ce que la vie a délaissé ». Dans le sépulcre habité par l'historien, il n'y a que « le vide¹ ». Elle est donc « sans danger », l'« intimité avec l'autre monde² » : « cette sécurité me rendait d'autant plus bienveillant pour ceux qui ne pouvaient me nuire ». Il devient même chaque jour plus « jeune » de commercer davantage avec ce monde mort, définitivement autre.

Après avoir traversé tour à tour l'Histoire de France, les ombres « sont retournées moins tristes dans leurs tombeaux³ ». Le discours les y reconduit. Il est déposition. Il en fait des séparés. Il les honore d'un rituel qui leur man-

1. Jules Michelet, « L'Héroïsme de l'esprit » (1869, projet inédit de Préface à l'*Histoire de France*), in *L'Arc*, n° 52, 1973, p. 7, 5 et 8.

2. J. Michelet, *Préface à l'Histoire de France*, éd. Morazé, A. Colin, 1962, p. 175.

3. J. Michelet, « L'Héroïsme de l'esprit », *op. cit.*, p. 8.

quait. Il les « pleure », accomplissant le devoir de piété filiale qu'un rêve de Freud lui enjoint aussi, inscrit dans une gare : « On est prié de fermer les yeux ⁴. » La « tendresse » de Michelet court des uns aux autres pour les introduire dans le temps, « ce tout-puissant décorateur des ruines : O Time beautifying of things! ⁵ ». Les chers disparus entrent dans le texte parce qu'ils ne peuvent plus nuire ni parler. Ces revenants trouvent accueil dans l'écriture à condition de se taire pour toujours.

Un autre deuil, plus grave, s'ajoute au premier. Le Peuple aussi est le séparé. « Je suis né peuple, j'avais le peuple dans le cœur... Mais sa langue, sa langue, elle m'était inaccessible. Je n'ai pu le faire parler ⁶. » Silencieux lui aussi, pour être l'objet du poème qui parle de lui. Certes, lui seul « autorise » l'écriture de l'historien, mais, à ce titre même, il y est l'absent. Cette Voix ne parle pas, In-fans. Elle n'existe que hors d'elle-même, dans le discours de Michelet mais elle lui permet d'être un écrivain « populaire », de « jeter » l'orgueil et, en devenant « grossier et barbare », de « perdre... ce qui me restait de subtilité littéraire ⁷ ».

L'autre est le fantasme de l'historiographie. L'objet qu'elle cherche, qu'elle honore et qu'elle enterre. Un travail de la séparation s'effectue par rapport à cette inquiétante et fascinante proximité. Michelet s'établit à cette frontière où, de Virgile à Dante, se sont construites des fictions qui n'étaient pas encore de l'histoire. Cette place indique la question que des pratiques scientifiques articulent depuis et qu'une discipline a prise en charge. « La seule quête historique du "sens" demeure en effet celle de l'Autre ⁸ », mais ce projet, contradictoire, vise à « comprendre » et à cacher avec le « sens » l'altérité de cet étranger, ou, ce qui revient au même, à calmer les morts qui hantent encore le présent et à leur offrir des tombeaux scripturaires.

4. Cf. *infra*, p. 327-328.

5. J. Michelet, « L'Héroïsme de l'esprit », *op. cit.*, p. 8.

6. Cité par Roland Barthes, « Aujourd'hui Michelet », in *L'Arc*, *op. cit.*, p. 26.

7. J. Michelet, « L'Héroïsme de l'esprit », *op. cit.*, p. 12-13.

8. Alphonse Dupront, « Langage et histoire », in *XIII^e Congrès international des sciences historiques*, Moscou, 1970.

Le discours de la séparation : l'écriture.

L'histoire moderne occidentale commence en effet avec la différence entre le présent et le passé. Par là, elle se distingue aussi de la tradition (religieuse), dont elle ne parvient jamais à se séparer tout à fait, entretenant avec cette archéologie une relation d'endettement et de rejet. Enfin, troisième forme de cette coupure qui organise également le contenu en rapports du travail à la nature, elle suppose partout un clivage entre le discours et le corps (social). Elle fait parler le corps qui se tait. Elle suppose un décalage entre l'opacité silencieuse de la « réalité » qu'elle cherche à dire, et la place où elle produit son discours, protégée par une mise à distance de son objet (Gegen-stand). La violence du corps n'arrive jusqu'à la page écrite qu'à travers l'absence, par l'intermédiaire des documents que l'historien a pu voir sur la plage d'où s'est retirée la présence qui les y a laissés, et par un murmure qui fait entendre, mais de loin, l'immensité inconnue qui séduit et menace le savoir.

Une structure propre à la culture occidentale moderne s'indique sans doute en cette historiographie : l'intelligibilité s'instaure dans un rapport à l'autre; elle se déplace (ou « progresse ») en modifiant ce dont elle fait son « autre » — le sauvage, le passé, le peuple, le fou, l'enfant, le tiers monde. A travers ces variantes entre elles hétéronomes — ethnologie, histoire, psychiatrie, pédagogie, etc. —, se déploie une problématique articulant un savoir-dire sur ce que l'autre tait, et garantissant le travail interprétatif d'une science (« humaine ») par la frontière qui le distingue d'une région qui l'attend pour être connue. La médecine moderne en est une figure décisive, à partir du moment où le corps devient un tableau lisible et donc traduisible en ce qui peut s'écrire dans un espace de langage. Grâce au dépliement du corps devant le regard, ce qui en est vu et ce qui en est su peuvent se superposer ou s'échanger (se traduire). Le corps est un chiffre en attente de décryptage. Ce qui, du XVII^e au XVIII^e siècle, rend possible la convertibilité du corps vu en corps su, ou de l'organisation spatiale du corps en organisation sémantique d'un vocabulaire — et inversement —, c'est la transformation du corps en étendue, en intériorité ouverte comme un

livre, en cadavre muet offert au regard⁹. Une mutation analogue se produit lorsque la tradition, corps vécu, se déplie devant la curiosité érudite en un corpus de textes. Une médecine et une historiographie modernes naissent presque simultanément du clivage entre un sujet supposé savoir lire, et un objet supposé écrit dans une langue qui ne se connaît pas, mais doit être décodée. Ces deux « hétérologies » (discours sur l'autre) se construisent en fonction d'une séparation entre le savoir qui tient le discours et le corps muet qui le soutient.

L'historiographie sépare d'abord son présent d'un passé. Mais elle répète partout le geste de diviser. Ainsi sa chronologie se compose de « périodes » (par exemple Moyen Age, Histoire moderne, Histoire contemporaine) entre lesquelles se trace chaque fois la décision d'être autre ou de n'être plus ce qui a été jusque-là (la Renaissance, la Révolution). A tour de rôle, chaque « nouveau » temps a donné lieu à un discours traitant comme « mort » ce qui précédait, mais recevant un « passé » déjà marqué par des ruptures antérieures. La coupure est donc le postulat de l'interprétation (qui se construit à partir d'un présent) et son objet (des divisions organisent les représentations à re-interpréter). Le travail déterminé par cette coupure est volontariste. Dans le passé dont il se distingue, il opère un tri entre ce qui peut être « compris » et ce qui doit être oublié pour obtenir la représentation d'une intelligibilité présente. Mais ce que cette nouvelle compréhension du passé tient pour non pertinent — déchet créé par la sélection du matériau, reste négligé par une explication — revient malgré tout sur les bords du discours ou dans ses failles : des « résistances », des « survivances » ou des retards troublent discrètement la belle ordonnance d'un « progrès » ou d'un système d'interprétation. Ce sont des lapsus dans la syntaxe construite par la loi d'un lieu. Ils y figurent le retour d'un refoulé, c'est-à-dire de ce qui, à un moment donné, est devenu impensable pour qu'une identité nouvelle devienne pensable.

Bien loin d'aller de soi, cette construction est une singularité occidentale. En Inde, par exemple, « les formes nouvelles ne chassent pas les anciennes ». Il y a plutôt « empilement

9. Cf. en particulier Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, P.U.F., 1963, p. v-xv.

stratifié ». La marche du temps n'a pas besoin de se certifier par la mise à distance de « passés », pas plus qu'il n'est nécessaire à un lieu de se définir en se distinguant d' « hérésies ». Un « procès de coexistence et de réabsorption » est au contraire le « fait cardinal » de l'histoire indienne¹⁰. De même, chez les Merina de Madagascar, les tetiarana (anciennes listes généalogiques), puis les tantara (l'histoire passée) forment un « héritage des oreilles » (lovantsofina) ou une « mémoire de la bouche » (tadidivava) : bien loin d'être un objet rejeté derrière soi pour qu'un présent autonome devienne possible, c'est un trésor placé au milieu de la société qui en est le mémorial, un aliment destiné à la manducation et à la mémorisation. L'histoire est le « privilège » (tantara) qu'il faut se rappeler pour ne pas s'oublier soi-même. Elle situe au milieu de lui-même le peuple qui s'étend d'un passé à un avenir¹¹. Chez les Fô du Dahomey, l'histoire est remuho, « la parole de ces temps passés » — parole (ho), c'est-à-dire présence, qui vient d'amont et porte en aval. Rien de commun avec la conception (apparemment proche, mais d'origine ethnographique et muséographique) qui, en dissociant l'actualité et la tradition, en imposant donc la coupure entre un présent et un passé, et en maintenant le rapport occidental dont elle se contente d'inverser les termes, définit l'identité par un retour à une « négritude » passée ou marginalisée¹².

Il est inutile de multiplier les exemples qui attestent, hors de notre historiographie, un autre rapport au temps ou, ce qui est identique, un autre rapport à la mort. En Occident, le groupe (ou l'individu) s'autorise de ce qu'il exclut (c'est la création d'un lieu propre) et trouve son assurance dans l'aveu qu'il tire d'un dominé (ainsi se constitue le savoir de /sur l'autre, ou science humaine). C'est qu'il sait éphémère toute victoire sur la mort : fatalement, la faucheuse revient et coupe. La mort obsède l'Occident. A cet égard, le discours des sciences humaines est pathologique : discours du pathos — malheur et action passionnée — dans une confrontation

10. Louis Dumont, *La Civilisation indienne et nous*, A. Colin, Cahiers des Annales, 1964, p. 31-54 : « Le problème de l'histoire ».

11. Cf. Alain Delivré, *Interprétation d'une tradition orale. Histoire des rois d'Imerina*, Paris, thèse de Sorbonne, ronéot., 1967, surtout la 2^e partie, p. 143-227 : « Structure de la pensée ancienne et sens de l'histoire ».

12. Sur ce dernier point, cf. Stanislas Adotevi, *Négritude et négrologues*, coll. 10 /18, 1972, p. 148-153.

avec cette mort que notre société cesse de pouvoir penser comme un mode de participation à la vie. Pour son propre compte, l'historiographie suppose qu'il est devenu impossible de croire en cette présence des morts qui a organisé (ou organise) l'expérience de civilisations entières, et qu'il est pourtant impossible de « s'en remettre », d'accepter la perte d'une vivante solidarité avec les disparus, d'entériner une limite irréductible. Le périssable est sa donnée ; le progrès, son affirmation. L'un est l'expérience que l'autre compense et combat. L'historiographie tend à prouver que le lieu où elle se produit est capable de comprendre le passé : étrange procédure, qui pose la mort, coupure partout répétée dans le discours, et qui dénie la perte, en affectant au présent le privilège de récapituler le passé dans un savoir. Travail de la mort et travail contre la mort.

Cette procédure paradoxale se symbolise et s'effectue en un geste qui a valeur de mythe et de rite à la fois : l'écriture. En effet, l'écriture substitue aux représentations traditionnelles qui autorisaient le présent un travail représentatif qui articule en un même espace l'absence et la production. Sous sa forme la plus élémentaire, écrire, c'est construire une phrase en parcourant un lieu supposé blanc, la page. Mais l'activité qui re-commence à partir d'un temps nouveau, séparé des anciens, et qui prend en charge la construction d'une raison dans ce présent, n'est-ce pas l'historiographie? Il me semble qu'en Occident, depuis quatre siècles, « faire de l'histoire » renvoie à l'écriture. Elle a peu à peu remplacé tous les mythes d'antan par une pratique signifiante. En tant que pratique (et non au titre des discours qui en sont le résultat), elle symbolise une société capable de gérer l'espace qu'elle se donne, de substituer à l'obscurité du corps vécu l'énoncé d'un « vouloir savoir » ou d'un « vouloir dominer » le corps, de changer la tradition reçue en texte produit, en somme de se constituer en page blanche qu'elle puisse elle-même écrire. Pratique ambitieuse, marchante, utopique aussi, liée à l'instauration inlassable de champs « propres » où inscrire un vouloir en termes de raison. Elle a valeur de modèle scientifique. Elle ne s'intéresse pas à une « vérité » cachée qu'il faudrait trouver ; elle fait symbole par le rapport même entre un nouvel espace découpé dans le temps et un modus operandi qui fabrique des « scénarios » susceptibles

d'organiser des pratiques en un discours aujourd'hui intelligible — ce qui est proprement « faire de l'histoire ». Jusqu'ici indissociable du destin de l'écriture dans l'Occident moderne et contemporain, l'historiographie a pourtant cette particularité de saisir l'invention scripturaire dans son rapport avec les éléments qu'elle reçoit, d'opérer là où le donné doit être transformé en construit, de bâtir les représentations avec le matériau passé, de se situer enfin sur cette frontière du présent où il faut simultanément faire de la tradition un passé (l'exclure) et n'en rien perdre (l'exploiter au moyen de méthodes nouvelles).

Histoire et politique : une place.

En supposant une mise à distance de la tradition et du corps social, l'historiographie s'appuie en dernier ressort sur un pouvoir qui se distingue effectivement du passé et du tout de la société. Le « faire de l'histoire » s'arc-boute sur un pouvoir politique qui crée un lieu propre (cité, nation, etc.) où un vouloir peut et doit écrire (construire) un système (une raison articulant des pratiques). En se constituant spatialement et en se distinguant au titre d'un vouloir autonome, le pouvoir politique donne lieu aussi à des exigences de pensée, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Deux tâches s'imposent, particulièrement importantes du point de vue de l'historiographie qu'elles vont transformer par l'intermédiaire de juristes et de « politistes ». D'une part, le pouvoir doit se légitimer, affecter à la force qui le rend effectif une autorité qui le rende croyable. D'autre part, le rapport entre un « vouloir faire l'histoire » (un sujet de l'opération politique) et l'« environnement » sur lequel se découpe un pouvoir de décision et d'action, appelle une analyse des variables mises en jeu par toute intervention qui modifie ce rapport de forces, un art de manipuler la complexité en fonction d'objectifs, et donc un « calcul » des relations possibles entre un vouloir (celui du prince) et un tableau (les données d'une situation). Il est possible de reconnaître là deux traits de la « science » que construisent, du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle, des « historiographes » le plus souvent juristes et magistrats, pourvus, auprès — et au service — du prince, d'une « place » privilégiée où doivent s'accorder, pour l'« uti-

lité » de l'État et le « bien public », la vérité de la lettre et l'efficace du pouvoir — « la première dignité de la littérature » et la capacité d'un « homme de gouvernement ¹³ ». D'une part, ce discours « autorise » la force qui exerce le pouvoir ; il la pourvoit d'une généalogie familiale, politique ou morale ; il accrédite l'« utilité » présente du prince lorsqu'il la transforme en « valeurs » qui organisent la représentation du passé. D'autre part, le tableau qui est constitué par ce passé, et qui est l'équivalent des « scénarios » actuels de la prospective, formule des modèles praxéologiques et, à travers une série de situations, une typologie des relations possibles entre un vouloir concret et des variantes conjoncturelles ; en analysant les échecs et les réussites, il esquisse une science des pratiques du pouvoir. A ce titre, il ne se contente pas de justifier historiquement le prince en lui offrant un blason généalogique. C'est une « leçon » donnée par un technicien du management politique.

Depuis le xvi^e siècle — ou, pour prendre des repères bien marqués, depuis Machiavel et Guichardin ¹⁴ —, l'historiographie cesse d'être la représentation d'un temps providentiel, c'est-à-dire d'une histoire décidée par un Sujet inaccessible et déchiffrable seulement dans les signes qu'il donne de ses volontés. Elle prend la position du sujet de l'action — celle du prince, celle qui a pour objectif de « faire l'histoire ». Elle donne à l'intelligence la fonction de modaliser les jeux possibles entre un vouloir et les réalités dont il se distingue. Sa définition même lui est fournie par une raison d'État : construire un discours cohérent qui précise les « coups » dont un pouvoir est capable en fonction de données de fait, grâce à un art de « traiter » les éléments imposés par un « environnement ». Cette science est stratégique par son objet, l'histoire politique ; elle l'est également, sur un autre terrain,

13. Cf., pour ne citer que ce cas, Dieter Gembicki, « Jacob-Nicolas Moreau et son *Mémoire sur les fonctions d'un historiographe de France* » [1778-1779], in *Dix-huitième siècle*, n° 4, 1972, p. 191-215. Le rapport entre une littérature et un « service de l'État » restera central dans l'historiographie du xix^e et de la première moitié du xx^e siècle.

14. En fait, il faut remonter plus haut, à Comynnes (1447-1511), aux chroniqueurs florentins, enfin à la transformation lente de l'histoire qu'ont produite, vers la fin du Moyen Age, l'émancipation des villes, sujets de pouvoir, et l'autonomie des juristes, techniciens, penseurs et serviteurs de ce pouvoir.

MICHEL DE CERTEAU

L'écriture de l'histoire

Faire de l'histoire, c'est marquer un rapport au temps. Ce rapport n'est ni le premier ni le seul possible. Depuis quatre siècles, l'historiographie occidentale se définit par la coupure qui d'un présent sépare un passé : elle honore des morts, mais elle les enferme dans un tombeau.

Le geste qui met à distance la tradition vécue pour en faire l'objet d'un savoir est indissociable du destin de l'écriture. Écrire l'histoire, c'est gérer un passé, le circonscrire, organiser le matériau hétérogène des faits pour construire dans le présent une raison ; c'est, pour une société, substituer à l'expérience opaque du corps social le progrès contrôlé d'un vouloir-faire. Ainsi, depuis Machiavel, l'histoire se situe-t-elle du côté d'un pouvoir politique qui, lui, fait l'histoire.

Ce recueil d'études dessine à la fois l'itinéraire d'un historien et le parcours d'une interrogation. À partir d'une expérience de l'histoire religieuse de l'Europe moderne, Michel de Certeau s'attache à caractériser ici les opérations qui règlent l'écriture de l'histoire : la fabrication d'un objet, l'organisation d'une durée, la mise en scène d'un récit.

Mais l'histoire se définit aussi par ce qu'elle exclut. Solidaire de l'écriture, elle exorcise l'oralité pour en faire l'espace de l'autre, qu'il s'agisse de la voix du sauvage dans les premiers récits ethnographiques ou de la parole de la possédée dans la France du XVII^e siècle. Devenue scientifique, elle refuse la fiction : un essai pour relire l'historiographie freudienne — et le « roman » de Freud sur *Moïse* — tente pourtant d'articuler théorie et fiction. C'est introduire un autre modèle d'intelligibilité, qui met en cause le travail même de l'historien.

Michel de Certeau (1925-1986), qui fut directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, a notamment publié chez Gallimard La Possession de Loudun, collection « Archives » (1970), La Fable mystique, Bibliothèque des Histoires (1982) et Histoire et psychanalyse entre science et fiction, Folio Essais (1987).



9 782070 292011



75-N A 29201 ISBN 2-07-029201-0